



LE LIVRE
DE FRÉDÉRIC
BEIGBEDER

CHARLIE : UNE ÉCOLE LITTÉRAIRE ?

Valérie Manteau et Philippe Lançon,
deux journalistes de « Charlie Hebdo », viennent d'être couronnés
par le jury Renaudot : existe-t-il un style « Charlie » ?

En 2015, une jeune femme glande dans Istanbul avec un amant turc qui ne la touche plus. Résumé ainsi, on a autant envie de lire le Renaudot 2018 que de se faire arracher toutes les molaires par le Dr Mengele. Et pourtant *Le Sillon* de Valérie Manteau, prix Renaudot 2018, dégage un charme fou. Ce qui nous amène à nous poser la question qui tue (au sens propre) : et s'il existait une école littéraire de *Charlie Hebdo* ? On décèle en effet de nombreux points communs entre le dandysme groggy de Philippe Lançon (prix spécial du même jury) et le désœuvrement mélancolique de Valérie Manteau. Livre après livre, les auteurs de *Charlie* inventent une écriture post-traumatique, qui alterne accès de désespoir et gratitude d'être vivant. Les dessins de Luz dans *Indélébiles* (Futuropolis) expriment aussi cette amertume tendre : la gueule de bois de la caricature. Imaginez une bande de satiristes sonnés, chaque matin K.-O. debout, des déconneurs irresponsables transformés en punching-balls terrorisés et néanmoins doux comme des agneaux. Depuis qu'ils se sont remis à écrire, après le bain de sang du 7 janvier 2015, leur talent gagne en sensibilité, mais ils ne cessent de trébucher, comme Bandini dans *Demande à la poussière*. Valérie Manteau, ou sa narratrice qui lui ressemble comme deux

gouttes de raki, promène son chagrin dans Istanbul ; bien avant l'attentat du Reina, elle est déjà en deuil de l'insouciance. C'est un livre sur la légèreté perdue sur les rives du Bosphore. Elle boit du whisky le matin, prend des cours de yoga, crèche chez une fille avec un barbu qui s'endort par terre, au matin elle enjambe en souriant son corps allongé devant la porte, comme si c'était un cadavre.

Le style *Charlie* est une réponse pacifique aux balles : « *They call it chaos, we call it home.* » La narratrice enquête sur Hrant Dink, ce journaliste tué en 2007 par un nationaliste devant son journal (nommé *Agos*, *Le Sillon* en français). Ce mort l'aide indirectement à digérer de ce qui s'est passé à Paris, sans lourdeur (elle avait déjà réagi à l'extermination de Wolinski, Cabu et les autres dans *Calme et tranquille* en 2016). Il faut dire les choses franchement : les œuvres post-7 janvier de la bande à *Charlie* constituent

une leçon d'élégance. On n'était pas forcément client de tout ce que l'hebdo produisait auparavant, mais on ne peut que s'incliner devant tant de stoïcisme après. Les assassins en jogging ont raté leur coup. Ils ont tué des artistes, mais ceux qui ne sont pas morts sont devenus meilleurs. Pour pasticher Nietzsche : ceux qui ne te tuent pas te rendent plus fort.

Le Sillon, de Valérie Manteau, Le Tripode, 262 p., 17 €.



LE MARQUE-PAGE DE NICOLAS UNGEMUTH

VOIR VENISE ET GRANDIR

★★★ UN ÉTÉ VÉNITIEN, de Francesco Rapazzini, Bartillat, 183 p., 18 €.

C'est l'été 1978. Sur la Giudecca, face aux Zattere, un adolescent s'occupe comme il peut dans la Venise qui est la sienne, alors que déferlent des hordes de touristes. Il habite un ancien bordel ayant appartenu au poète Giorgio Baffo, « le rival de Goldoni », avec sa mère écrivain, des chiens, des chats, un perroquet et un aquarium rempli de poissons. Il se baigne dans le canal, fraie avec tout le monde, de tous âges, de toutes classes : fils de pêcheurs, clochardes, riches Anglais de passage. Il se déniaise avec une Française, commence à fumer, tombe amoureux d'Erica Jong, croise Anthony Burgess,

prend le thé avec sa mère chez Peggy Guggenheim qui s'apprête à fêter ses 80 ans, sympathise avec le peintre Karel Appel, et sillonne la ville et les îles alentour de rendez-vous en rendez-vous pour faire passer le temps. Le 26 août, Albino Luciani, « patriarche de Venise », devient Jean-Paul I^{er}. Il mourra trente-trois jours plus tard. La fête du Redentore « née des cendres de la peste », à l'occasion de laquelle, une fois par an, on prépare les *sarde in saor* (sardines en sauce), bat son plein. L'Été, des *Quatre Saisons* de Vivaldi, est joué fort : « Ce soir Venise a sorti sa robe longue et ses bijoux de famille pour

séduire un vieux mari qui ne la regarde plus [...]. Mais ce soir elle a décidé que ce vieux mari doit retomber amoureux, doit oublier que parfois elle empeste, qu'elle fait la putain avec les touristes [...]. Ce soir elle a décidé qu'elle sera la plus belle du bal. Ce sera avec elle que tout le monde voudra coucher. Non par vice, mais par amour. » Dans ce roman sans histoire, c'est la cité lacustre qui est la véritable héroïne, et cet *Été vénitien* devra être de toutes les valises avant de s'y rendre, avec *Venises* de Paul Morand, et quelques autres.

